

TEMPLON

II

FRANÇOIS ROUAN

GAZETTE DROUOT, 6 avril 2023

François Rouan, peintre

🕒 Publié le 04 avril 2023, par **Virginie Chuimer-Layen**

Depuis près de soixante ans, **l'artiste installé dans l'Oise tresse et détresse une œuvre questionnant la peinture.** Une exposition à Paris et sa première biographie viennent éclairer sa pratique.



Courtesy de l'artiste et Templon, Paris - Brussels - New York. © Laurent Edeline

Sur la route, après avoir quitté la gare de Chantilly, François Rouan engage la conversation au quart de tour. «Je suis un bavard qui se dissimule derrière le langage», explique-t-il d'un ton posé. La maison-atelier de ce Montpelliérain de 79 ans est logée dans des communs du château de Laversin, dans l'Oise, érigé au XIX^e siècle. Des granges de bois et de briques réaffectées abritent l'espace privé, et une ancienne menuiserie accueille son lieu de création. «Je suis arrivé ici en 1978, à mon retour d'Italie, où j'ai passé sept ans dont quelques-uns à la villa Médicis, sous la direction de Balthus. Auparavant, entre 1961 et 1971, j'ai eu plusieurs ateliers à Paris.» Le peintre a d'abord aménagé un espace de travail tout de blanc badigeonné et lumineux, sur deux étages. «J'en ai installé un second, un peu plus loin, où j'ai entreposé pour l'heure des peintures qui rejoindront les cimaises de la galerie Templon.» Dans son premier laboratoire, des brosses, des pinceaux, des tubes de couleurs et un grand châssis reposent sur des tables et des tréteaux à roulettes. Des chevalets, de grandes toiles roulées — achevées ou non —, un escabeau en métal, un canapé et deux bibliothèques pleines d'ouvrages d'art meublent l'atelier. «Je me sens plus artisan qu'artiste, confie l'ancien étudiant aux Beaux-Arts de Paris. Même si je peins parfois avec les doigts, j'aime les outils, la caresse de la main sur le plan d'un tableau. Sur la toile, je travaille seul, sept jours sur sept et en silence, comme un peintre du XIX^e siècle. Quelques collaborateurs m'épaulent de temps à autre, comme Guillaume Philippe, graphiste, ou encore Allisen Obermayr, en charge de projets.» Près de l'escalier menant à l'étage, un tableau révèle ses coloris chamarrés, portés par une kyrielle de motifs. Vu de plus près, son support présente un réseau serré de bandes découpées de toiles prépeintes, sur lesquelles l'artiste semble avoir brossé des formes. «Il s'agit d'une pratique que j'ai débutée en 1965, lorsque je créais mes papiers découpés post-matissiens. Cet entrelacement de deux bandes de toiles peintes, sur lesquelles une couche de peinture est ajoutée, s'apparente à la technique du tissage plus qu'à celle du nattage». Depuis ses débuts, la figure tutélaire d'Henri Matisse, dont témoignent les innombrables ouvrages et monographies occupant les étagères, hante son corpus et sa vie. «Il a toujours été important pour moi. En 1972 au Grand Palais, lors du vernissage de la rétrospective «1960-1972, douze ans d'art contemporain en France», à laquelle j'ai participé, j'ai rencontré son fils Pierre, marchand d'art à New York, avec qui j'ai travaillé jusqu'à sa mort en 1989. Et puis, je vis avec Isabelle Monod-Fontaine (conservatrice honoraire et spécialiste de l'artiste, ndlr), alors vous comprenez...»



Courtesy de l'artiste et Templon, Paris - Brussels - New York © Laurent Edeline

La réalité du tableau

Au fond de l'atelier, sur un grand diptyque, un visage semble surgir puis s'évanouir dans une multitude de couches entrelacées. «Réalisé sur un support non tressé, cet autoportrait en reprend la manière dans ses entrelacs chromatiques», explique-t-il. Une pratique qui s'est étendue à ses vidéos et travaux photographiques, où l'artiste découpe, colle, peint par-dessus et sur l'envers d'anciens tirages.» Mais pourquoi, depuis soixante ans, fait-il donc du tressage son inébranlable *motto* ? «Parce qu'en 1964-1965 j'appartenais à une génération "révolutionnaire", qui prétendait que le tableau était un oripeau bourgeois, dont il fallait s'arracher... Moi, j'ai toujours cru au tableau à la vérité enfouie, recelant un désir qui se déplace au cours de la création.» Par ses jeux de dessus-dessous, d'invisible-visible, d'enfouissement et de surgissement de formes échappant à l'immédiateté du regard, Rouan bouscule les postulats de la peinture. Ses œuvres sont des pièges qui interpellent l'image et sa représentation, la réalité du modèle et son effacement. Des sortes de perversions picturales, déroutant les certitudes de la vision. Dans le second atelier, au bel escalier métallique en colimaçon, les grands formats en attente présentent d'harmonieux dégradés de couleurs et des motifs brouillant le rapport entre la figure et le fond. Certains d'entre eux appartiennent à la série «Odalisque Flandres», produite entre 2009 et 2011. «Cet hommage à Matisse s'inscrit également dans mon rapport à l'Histoire. La route des Flandres, cette terre du Nord, est celle de la guerre en Europe. Je n'ai aucune nostalgie du Sud qui m'a vu naître.» Si la contemplation des fresques des «Allégorie et effets du bon et du mauvais gouvernement» d'Ambrogio Lorenzetti (Palazzo publico, Sienne) a marqué son séjour italien, François Rouan se souvient aussi d'une période plus tragique de l'histoire de la péninsule italique, celle des années de plomb et des Brigades rouges. De même, ses toiles des années 1980-1990, intitulées «Stücke», abordaient la question de la Shoah. «J'avais besoin de répondre à l'horreur du monde par un travail sur la beauté, concept alors inacceptable pour les artistes de ma génération.» Une beauté non dénuée de violence dans les formes et motifs de tableaux aux allures de papiers peints matisiens, dont il assumait pleinement l'effet ornemental. «Tous les ensembles qui constituent la peinture occidentale sont liés aux grands principes de décoration.»



Courtesy de l'artiste et Templon, Paris - Brussels - New York © Laurent Edeline

Le peintre des mots et de l'Histoire

De ses derniers travaux se dégage surtout une présence lumineuse, à la fois incarnée et éthérée. «Il n'y a d'art que sacré, ajoute-t-il, ravi de constater l'effet recherché : le Verbe qui se fait chair, l'Incarnation, c'est-à-dire ici une réalité au-delà de l'illustration.» Un corpus dont le mysticisme s'était déjà traduit dans son expérience du vitrail, à la cathédrale de Nevers en 1988 puis à l'église Saint-Jean-Baptiste de Castelnau-le-Lez (Hérault), en 1994. Quant au concept de l'illustration, l'artiste cite Titien ou encore Nicolas Poussin, dont «les chefs-d'œuvre n'ont rien à voir avec la représentation. Certes, Poussin illustre, mais il ne fait aucune différence de traitement entre le sein de Psyché, les fesses d'un amour ou les pierres sur un chemin». François Rouan, un chantre de la forme fuyante, spirituelle, tout entière contenue dans les éléments bousculés de la peinture ? Truffées de références, certaines de ses œuvres possèdent en outre une modernité ambivalente, entre effets de mosaïque et pixélisation numérique. «Mon ami Hubert Damisch, historien de l'art et philosophe, aimait dire que mes peintures se rapprochaient du travail des ordinateurs, souligne-t-il avec malice. Je lui répondais que l'ordinateur tend souvent vers la perfection, alors qu'avec moi, ça chie [sic] de partout !» Quand ce fidèle de Jacques Lacan et du poète Bernard Noël ne peint pas, il couche sur le papier de nombreuses réflexions sur sa discipline. Entre 2020 et 2022, le peintre des mots et de l'Histoire, célébré il y a six ans au musée Fabre («François Rouan : tressages, 1966-2016», février-avril 2017), s'est aussi entretenu quotidiennement avec l'autrice Agnès Fabre, spécialiste de son corpus. De leurs échanges est née, à l'automne dernier, une première biographie passionnante. En attendant de possibles vitraux à l'abbaye royale de Fontevraud, mais aussi une rétrospective d'envergure au musée des beaux-arts de Lyon l'an prochain, l'œuvre de l'ancien «paria» de la peinture se redécouvre dans la capitale.

à lire

Agnès Fabre, François Rouan.
Biographie, éditions Galilée,
collection «Écritures/Figures»,
Paris, novembre 2022.